

Lorsqu'il se releva, son visage était souriant.

— Nous guérirons cette vierge, dit-il ; en attendant nous explorerons les alentours, nous partirons quand nous n'aurons plus rien à récolter.

Est-il un nom assez flétrissant pour le donner à ce monstre ?

Y a-t-il assez de mépris pour en accabler le métier de marchand d'esclaves ?

Est-il un supplice capable de le punir de tels crimes ?

XXXII

L. A. C.

Calao sommeillait sous sa tente. Son camp était bien gardé ; ses lascars allaient et venaient. Les esclaves maudissaient leurs bourreaux. Ils disaient à voix basse la triste complainte africaine :

« Vous m'avez vendu, mais quand je serai mort, je n'aurai plus le joug et je reviendrai vous hanter, vous torturer et vous tuer. »

Pauvres enfants de la terre maudite, pendant que vous chantez, les civilisés font des discours ! Ils disent : Tous les hommes sont égaux devant la loi, devant Dieu !

Depuis quelques instants un des gardiens du camp fixait attentivement ses regards sur des formes indécises et lointaines qui semblaient se rapprocher peu à peu. Bientôt il distingua deux chameaux montés par un blanc et par un noir.

Les voyageurs s'arrêtèrent à cent pas du factionnaire en lui faisant des signes. Il répondit. C'étaient des amis sans doute, car leurs gestes indiquaient plus que des salutations ordinaires. Ils avancèrent. La sentinelle les précéda et les conduisit au chef.

Calao considéra ces visiteurs inattendus.

Le blanc lui était inconnu. Le nègre, il le connaissait depuis longtemps, c'était le dogue d'un négrier, un contremaître de démon. Il avait bien la physionomie de son infernal emploi. Al Boukra grimaça un sourire dans lequel se devinait une interrogation.

Le blanc était de taille moyenne ; son visage n'avait aucune expression, ses allures étaient communes. Cependant un peintre qui aurait cherché le côté lumière dans l'ensemble de ce personnage, eût

été étonné de ne pouvoir le saisir. La figure était un masque, l'allure, une étude, l'homme une énigme.

Le chef négrier toisait le nouveau venu, il s'efforçait à comprendre, à deviner avant d'avoir à répondre.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Parler au seigneur Al Boukra, répondit l'inconnu.

— Parlez, il est devant vous.

— Je viens de la part d'un ami, je vous apporte une lettre. La voici : j'attends votre réponse.

Calao prit la lettre dont il examina l'enveloppe, sans se préoccuper de la suscription. Il cherchait une indication, un signe qu'il trouva sans doute, car il ouvrit brusquement le pli.

L'écriture était conventionnelle, en voici la copie :

v—g—7.

Sui fimesvre ed épourles tre rélaà u uronni neg dete L. A. C. — rap amoilez tnav anscéla ec —

Calao, tout en lisant, ne perdait pas le blanc de vue.

Ce dernier regardait autour de lui, son visage ne portait la trace d'aucune émotion intérieure. Soudain ses regards s'arrêtèrent un instant sur Catherine endormie. Il eut un imperceptible mouvement. Le négrier avait la question prête, il la lança.

— Vous connaissez cette femme ? demanda-t-il ?

L'inconnu eut un mouvement inquiet ou de surprise qui pouvait le perdre, mais dont il tira profit. Il était de force à lutter. Il se tourna vers son compagnon et parut attendre sa réponse.

— Ce n'est pas à Nhara qu'est adressée ma question, c'est à vous, monsieur, reprit Calao.

— Puisque c'est moi que vous interpellez, je vous répondrai par une autre question : Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour savoir.

— Eh ! cher seigneur, j'ai regardé cette femme parce que j'aurais pu employer mon temps moins agréablement.

— Pourquoi avez-vous tressailli en l'apercevant ?

— Est-ce qu'on tressaille devant une femme qu'on n'a jamais vue ? Je l'ai regardée avec indifférence, comme on regarde la première esclave venue, pour tuer le temps de l'attente, je vous le répète. Mais j'y songe, c'est peut-être votre esclave favorite, votre femme.

— C'est une esclave. Voulez-vous me l'acheter ?

— Non ; je n'en ai pas le placement.

— Voulez-vous la voir ?

— Cela m'est indifférent.

— J'aimerais qu'elle vous vît.

— Vous vous défez. Je devine distinctement votre plan... La femme est endormie ou semble l'être. En l'éveillant brusquement devant moi, vous espérez que, me reconnaissant subitement, elle se trahira par un cri instinctif, inconscient. Vous pouvez en faire l'essai. pour peu que cela vous sourie. Je me mets entièrement à votre disposition.

Calao regarda l'étranger en plein visage.

— Avez-vous toujours eu la même physionomie ? lui dit-il à brûle-pourpoint.

— Depuis que j'ai de la barbe, oui ; avant, non.

— Votre nom ?

— La Panthère !

— Où allez-vous ?

— Ici d'abord.

— Ensuite ?

— Avec vous, aux monts Roua.

— Comment irez-vous ?

— En allant droit devant moi, quand j'aurai traversé la rivière Louapoula qui coule, là, devant nous.

— Les monts Roua, c'est bien vague ! ces monts-là forment une chaîne de montagnes qui a près de trois cents kilomètres de longueur. Je désire savoir à quel point précis je devrais vous suivre.

— Aux souterrains.

— Précisez, tout le monde peut parler comme vous le faites.

— Soit. La Louapoula coule du sud au nord à peu près en ligne droite. Elle prend sa source au lac Bangwélo et va au lac Moéro. Elle longe la chaîne de montagnes de Roua qui est presque perpendiculaire à la ligne qui suit la chaîne de montagnes du Bobissa ou Lokingga depuis le lac Nyassa jusqu'à l'océan Atlantique, aux environs de la ville de Bangouéla, au nord des monts Roua vers le Moéro, entre la Louapoula et la Louembé et la Lofouko, sur une étendue d'une trentaine de kilomètres se trouvent des cavernes habitées par une tribu. Vous le voyez, je connais mon chemin.

— Et à laquelle des ces cavernes habitées me conduirez-vous ?

— Ha ! cette question ? Voudriez-vous me la répéter sous une autre formule ?

— La terre est-elle à l'habitant ? demanda Calao en faisant de la main gauche un signe devant sa poitrine.

— Le ver ronge l'arbre par ses racines, répondit la Panthère en présentant deux doigts de sa main droite.



CALAO S'APPROCHA DE CHACUN D'EUX ET SANS DIRE UN MOT LEUR DONNA LA MAIN. (P. 220.)

— L'arbre appartient plus au ver qu'à l'homme. Bien ! mais...

— Mais quoi ?

— Répondez encore, on peut surprendre ; il est bon d'être toujours sur ses gardes.

— D'où venez-vous ?

— De Nango, au bord sud du lac Tanganika ou Liemmba.

— Précisez, j'ai le droit de savoir à qui je me confie.

— Le chemin que nous avons suivi est celui-ci : nous avons longé la rive nord de la Lofou, puis les montagnes jusqu'à la rivière Tchisséra, dans le pays des Itahoua ; puis nous sommes arrivés à la rivière Kalonngosi que nous avons remontée jusqu'aux cataractes.

Là, pour éviter le roi du Cazambé, dit « *le Coupeur d'oreilles* », nous avons incliné vers les monts Ouiongou et par un détour nous sommes arrivés ici, en suivant Kangézia et le Lngo.

— Et pourquoi n'avez-vous pas suivi la route que j'ai prise, c'est-à-dire le long des chaînes de montagnes Kittouté, Losansoué, Ouroungo, qui depuis les sources du Chambéze sont une ligne droite jusqu'ici ?

— Nous aurions suivi la ligne parallèle, les monts Khiour, s'il ne nous eût pas fallu traverser le pays Ouroungo qui est en guerre avec les Mazitous, à qui se sont unis les Bouloungou, les Tsonga et presque tous les Mamboués ; de sorte que toutes les contrées entre le sud du Tanganika et le Lobemmba, au nord du lac Bangwélo, sont très dangereuses à parcourir. Il paraîtrait même que l'on cherche à amener une guerre entre les quatre provinces situées entre les quatre lacs : le Moéra, le Tanganika, le Bangwélo et le Nyassa, les deux empires ou provinces du nord, Itahoua et Lomba, s'uniraient contre les deux provinces du sud, Labemmba et Mambouis ; c'est l'idée d'un L. A. C, mais il y en a de meilleures.

— Maintenant dites-moi comment il peut se faire que vous connaissiez si bien le pays sans en parler la langue.

— Ceci, monsieur, est une question personnelle qui n'a aucun rapport avec notre présente affaire. Il y a fort peu de temps, j'étais encore dans les sables du Soudan. Je vous expliquerai en route la partie de mon histoire qui peut vous intéresser.

— Cette femme vous est donc absolument inconnue ?

— Au point de la prendre pour votre propre femme.

— Êtes-vous marchand ?

— Non, quand je puis faire mieux ; oui, dans le cas contraire.

— Ce cas contraire vous a néanmoins permis d'être des nôtres de la L. A. C.

— Vous m'avez tuilé cela suffit, je crois.

— Bien. Je vais faire préparer d'autres chameaux ; les vôtres se reposeront pendant notre excursion aux souterrains.

— Pardon ! je tiens à mon animal. Il n'est point fatigué. Seulement, pour vous tranquilliser complètement, il vous est loisible de vérifier

selle, arçons et courroies, poils et peau. Maintenant laissez-moi prendre un peu de repos.

A peine Calao eut-il quitté la Panthère que ce dernier poussa un long soupir.

— Je ne me suis pas trompé, se dit-il, c'est elle. Et lui et eux, où sont-ils ? Un seul instant d'oubli, un murmure, un souffle, peuvent ruiner mes projets. Elle est endormie ou évanouie, malade peut-être. Il faut partir sur l'heure.

Il alla de par le camp, il examinait tout, sa figure restait impassible.

Quel était cet homme ? L'avenir le dira.

Quatre heures après cette entrevue, Calao se trouvait au pied des monts Roua.

Il avait suivi la Panthère et s'était fait escorter par dix hommes sur la fidélité de qui il n'avait pas le moindre doute.

La marche avait été difficile. Le terrain était humide, la végétation puissante. C'était une forêt de graminées.

Les gingembres, les fougères, le tabac sauvage, y atteignaient des proportions colossales. Des buissons de coton hauts, larges, touffus, s'enchevêtraient, s'emmêlaient, formant des lacis, des trames fantastiques ; sorghos, maniocs, alais, herbes, concombres, fleurs, se pressaient, se tordaient, pour aspirer un peu de soleil.

La petite troupe avait évité ces masses herbeuses et cherché les sentes tracées par les buffles, les zèbres, les antilopes, et par quelques rares éléphants. Mais ces sentes elles-mêmes ne laissaient pas que d'offrir de grands dangers. Lions et léopards, toujours à l'affût sous les jungles, pouvaient surgir à l'improviste.

Calao le savait ; mais il avait préféré cette route à celle qui incline vers le sud et où la plaine est moins herbeuse, grâce aux incendies périodiques qu'allument les nègres pour préserver leurs cultures contre l'envahissement des plantes sauvages.

En descendant vers les villages, Calao effrayerait son gibier à lui. Un de ses hommes allait en avant pour éclairer la marche, il en avait fait une sorte de bouc émissaire.

Arrivés dans un lieu assez découvert, la Panthère se retourna vers Al Boukra, et, sans lui dire une parole, lui fit comprendre que son escorte devait s'arrêter et l'attendre.

Chacun mit pied à terre, Calao, la Panthère et Nhara avancèrent seuls. Les premiers arbres d'une forêt couvraient la base de la montagne. Un ruisseau coulait sous la mousse, parmi les fleurs.

Les trois aventuriers marchaient en silence. Ils montaient. Enfin ils s'arrêtèrent sur une plate-forme d'un arc de superficie environ. Un mur de rochers bordait perpendiculairement l'aire, du côté nord. Au sud, au-dessus des arbres de la forêt, était un horizon maritime. Nul n'aurait cru trouver là une ville souterraine.

La Panthère eut une sorte de susurrement.

Calao porta la main à ses revolvers.

C'était un mouvement instinctif, mais inutile.

A quatre pas de là, au rez du sol, sur une pierre noire, une tête, dont on ne voyait point le corps, grimaçait en souriant.

— Viens, ami, dit la tête, nous t'attendons.

— Frolich! s'écria Calao qui regardait le point où la tête venait de disparaître.

Il connaissait le lieu, il ne fut pas étonné; il s'avança sans hésitation jusqu'au bord d'un trou, à fleur de terre.

C'était l'orifice d'une sorte de tuyau irrégulier, large d'environ une coudée, et profond de trois mètres à peu près. Ce tuyau était la suite d'une cavité souterraine, sorte d'entonnoir renversé, posé sur des blocs de granit, entre lesquels étaient des larges soupiraux. Derrière les blocs, au delà des soupiraux, il y avait des trous, des cavernes, une ville de Troglodytes.

L'écho, brisé, mugissait sourdement dans ces antres infernaux.

Une indécise lueur, d'un jaune rougeâtre, s'égarait dans ces catacombes, s'accrochait aux aspérités, fonçait les ombres, peuplait ces réduits de formes fantastiques, d'images grotesques; c'était terrifiant.

Calao et ses compagnons disparurent dans la caverne.

Frolich, qui attendait dans l'entonnoir, fit un signe à son ami. Tous deux s'écartèrent, et parlèrent un instant à voix basse. Tout en parlant, Frolich glissa un objet dans la main de Calao qui immédiatement le fit disparaître sous ses vêtements. Puis ensemble ils se dirigèrent vers une des chambres souterraines.

C'était la salle du conseil. Elle était vaste, froide, nue. Trois lanternes rouges l'éclairaient d'une lumière lugubre. Des hommes étaient assis en cercle le long des murs. Ils se taisaient.

Calao s'approcha de chacun d'eux et sans dire un mot leur donna la main, puis vint prendre place.

— Quels sont ces hommes? Les affiliés de la L. A. C.

— Passons-les en revue.

Tenues arabes, faces de métis, allures fausses, marchands d'ivoire ou d'esclaves. Pillards en société secrète.

Ils cachent leurs véritables noms ; ils en portent d'autres.

Les uns ont des casiers judiciaires en Europe ; d'autres sont des fils de galériens ; tous gens de sac et de corde.

— Que font-ils dans ces souterrains ?

— Écoutons-les, nous le saurons.

L'un d'eux, qui par son grade peut venir en troisième ordre, demande la parole.

— J'ai de mauvaises nouvelles, commença-t-il ; l'Europe s'émeut.

— Nous les connaissons ces nouvelles, interrompit l'un des affiliés. Vous allez nous dire que les Européens se disposent à nous traiter avec une rigueur extrême ; qu'ils vont, à force d'or, abolir la traite des nègres ! Nous le savons. Des primes sont offertes aux matelots, aux officiers de marine, à tous ceux qui surprendront nos cargaisons. Vaines menaces ! Il n'y a plus d'esclaves. Vouatoumas ! (esclaves) est un nom rayé de la langue. Vouachensis (patens) l'a remplacé. Demandez dans les ports si l'on connaît des Vouatoumas, on vous répondra non. Il n'y a plus que « *des serviteurs sur lesquels, il est vrai, les maîtres ont le droit de vie et de mort.* » Au lieu de vendre les nègres, on les « donne » en échange de « cadeaux ». Nos surveillants dépensent de l'or pour nous empêcher de vendre — au loin — et en dépensent aussi pour nous soutenir — ici.

« En est-il un seul parmi nous qui oserait répondre de ses hommes ?

« En est-il un seul qui oserait affirmer que ses lascars ne vendraient pas sa tête pour une pièce d'or ? Si l'on voulait sérieusement la suppression de la traite, on supprimerait les traitants, et pour cela il y a cent manières et il ne faudrait qu'une poignée de roupies.

« Ces menaces-là nous font rire.

— Mwani (sultan) a raison, il est digne de sa grande réputation. Ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le « *Bonaparte Africain* », dit un autre assistant. Je répète avec lui que toutes ces démonstrations sont grotesques. Nous savons ce que l'on veut faire de nous. Nous sommes des instruments.

« Tout ce que l'on fait pour ou contre la traite des nègres se rattache à des considérations de haute politique où le noir occupe la plus petite place. Ce sont des prétextes de querelles qui se termineront par un protectorat ou par la ruine d'une colonie. Cela saute aux yeux.

« Ce pauvre sultan de Zanzibar, qui, soit dit en passant, est un

homme de grand mérite, a-t-il subi assez d'affronts à cause de moi ! Le plus beau jour de sa vie serait celui où il pourrait me faire trancher la tête, mais il « dévore sa colère ». On m'a même octroyé un titre, un gouvernement. Cela me fait pitié. Ils nous prennent donc pour des idiots ?

— Le gouverneur est sage, dit un autre affilié ; il a compris ce qu'on n'a pu lui dire. Non, la suppression de la traite des nègres n'est pas l'unique but poursuivi par certains politiciens d'Europe. Des économistes vont jusqu'à dire que « l'esclavage est un mal nécessaire », que, « somme toute, l'esclave n'est pas plus malheureux qu'un vulgaire ouvrier. » Ils citent des versets du Coran qui prouveraient au besoin que la condition d'esclavage « a un côté enviable. » D'autres distinguent « l'esclavage domestique » de la traite et laissent entendre que le premier des deux états est le résultat de lois parfaitement acceptables et acceptées. Avec un peu d'adresse, nous vendrions à ces grands penseurs.

— Oui ! oui ! s'écrièrent tous les négriers ; il faut leur vendre des esclaves.

— Nous leur en avons déjà vendu, firent plusieurs voix.

— Et lorsque le Sultan, déclaré impuissant, sera placé sous un conseil colonial, que fera-t-on de nous ?

— C'est-à-dire, que ferons-nous ?

— Eh ! parbleu, nous détruirons ceux qui auront détruit la seule autorité qui eût pu nous réduire à néant.

— Bien parlé. Quand nous serons maîtres, nous vendrons tout ce que contient l'Afrique ! A nous la terre des noirs !

— Erreur ! erreur ! s'écria celui qui avait parlé le premier, je faisais allusion à d'autres faits. Plusieurs États de l'Europe se sont épris de l'Afrique ; ils vont envoyer des explorateurs triés sur le volet ; ils veulent supprimer la traite des nègres et, plus encore, ils veulent coloniser : cela sera notre perte, vous ne pouvez en douter.

— Plus d'esclaves ! s'écria une voix qui ressemblait à celle de Calao ; plus d'esclaves ! et ce sont des colonisateurs qui avancent cette énormité. Où en serait l'Amérique si elle n'avait pas eu nos noirs ? Il faut des esclaves comme il faut des bêtes de somme.

— La question n'est pas de savoir si c'est un bien ou un mal d'avoir des esclaves ; ce qui nous importe, c'est d'en vendre. Or, si nous laissons se réaliser ici les funestes idées que j'exposais tout à l'heure, il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, c'est de nous faire cultivateurs.

— N'est-ce que cela ? cria le Mwani. Je connais ce beau zèle et je l'ai déjà beaucoup entravé. Faites comme moi : accueillez les étrangers, devenez « leurs frères de sang », promettez tout ce que l'on désire, surtout donnez des porteurs, des guides, à ces explorateurs. Choisissez ces utiles agents parmi vos hommes les plus intelligents, les plus sûrs et arrangez-vous pour qu'ils abandonnent les voyageurs dans les déserts, les forêts vierges, les marais, partout où il y a danger de mort. Si ces honnêtes civilisateurs se plaignent de la conduite déloyale de vos hommes, criez fort ; fâchez-vous ; coupez quelques têtes, vous en aurez toujours sous la main à cet effet.

« J'en suis à ma troisième comédie de ce genre et personne ne s'en est aperçu jusqu'à ce jour.

« Je continue, reprit celui qui se donnait le titre de gouverneur. Promettez aide et protection, engagez-vous par écrit, si vous savez le faire ; prodiguez les marques de cordialité et de bienveillance ; ne récriminez pas si l'on vous dit que votre métier est abominable, cédez, cédez toujours ! mais il reste bien entendu, dans votre pensée, que vous n'engagez que votre personne, que vous n'êtes pas responsables des actes de vos voisins. Vous ne pouvez savoir, au moment où vous promettez, si vous ne serez pas obligés, une heure après, de déclarer la guerre aux tribus chez lesquelles le voyageur, votre ami, va demander hospitalité. Vous ne serez pas responsables des haines et des inimitiés que votre protection attirera sur votre protégé.

— Naturellement, s'écria un autre sociétaire. Le protégé d'un ennemi sera aussi un ennemi. Bien pensé, Hamet !

— A mon tour, dit Frolich, je voudrais proposer un moyen. Écoutez. Tous les rois ou chefs de villages exigent un droit de passage, quelque chose comme l'octroi en Europe ; je connais cela, j'ai été fraudeur avant d'être négrier. Ce droit est minime, nous ne nous en plaignons pas trop. Nous pouvons trouver des armes dans cette mesure. Avertissons tous les chefs de noirs que les voyageurs-exploreurs disposent de marchandises innombrables, qu'ils sont généreux à l'excès et que les droits de passage, si excessifs qu'ils soient, seront toujours payés sans trop de difficulté.

« De la sorte les explorateurs devront être suivis d'une quantité de porteurs, de gardiens, de gens de toutes sortes, qui seront un sérieux obstacle pour la marche et une ruine certaine dans un temps plus ou moins prochain.

« Aux marchands de la côte nous dirons de convaincre le voyageur de la difficulté nouvelle et nous ferons ainsi mentir le proverbe arabe : *« Avec une bonne langue et des manières polies, le voyageur peut visiter tous les peuples de l'Afrique, sans craindre même les plus sauvages. »*

— Oui, oui ! bourse vide reste sur place ! cria un négrier. Plus il y aura de frais, moins il y aura d'explorateurs.

— Je voudrais émettre une idée aussi, dit un autre négrier. Généralement l'Européen ne connaît le négre que comme esclave, donc bête à battre comme plâtre.

« Il faut se garder de les éclairer sur ce point. Ils ne savent pas que la haine du noir est impérissable, que c'est le premier legs de l'héritage paternel. Le voyageur qui croira n'avoir besoin que du fouet pour se faire obéir, deviendra fou de rage avant les quinze premiers jours de son exploration.

— Oui, et deux hommes comme celui-là suffisent pour fermer la route.

— Pardon, reprit celui qui avait annoncé des nouvelles alarmantes, vous êtes à côté de la question. Je dis, avec vous, il faut enrayer la marche de certains voyageurs, et j'ajoute : il en est d'autres qu'il faut aider.

— Oh ! oh !

— Mes paroles peuvent vous sembler étranges. Laissez-moi vous les faire comprendre. Que nous fait, à nous, négriers, que fait aux noirs le brillant météore qui traverse l'Afrique d'un trait ? Rien, absolument rien ! Sa gloire est personnelle, elle est improductive pour autrui, faisons-la fatale. Nous avons des exemples, profitons-en.

« Vous vous rappelez tous la fin tragique de la grande caravane de 1870. Douze cents Arabes, de véritables Arabes ceux-là, s'étaient armés de fusils à tir rapide et réunis dans le but de refuser de payer le léger tribut de passage. Ils arrivent au premier village de l'Ougogo, refusent la taxe, campent et passent. Le chef de tribu et les habitants se taisent. Le lendemain, le deuxième village où aborde la caravane est vide ; vides aussi sont les suivants. Les Arabes restent sans vivres, réduits à se nourrir de fruits sauvages, de gibier abattu dans les bois, — pour douze cents hommes ! — Enfin, après un mois de marche sans guide, sans eau le plus souvent, les Arabes s'engagent dans une forêt où tous les guerriers de la province en font un massacre tel, que pas un seul caravanier n'a survécu

« Ceci dit pour mémoire, je continue. Le voyageur qui ne se préoccupe pas de laisser des indications à ceux qui suivront sa route, ne nous rend-il pas un signalé service, à nous, négriers ? Calculez combien de temps, d'argent et de morts d'hommes il faudra pour réparer le mal qu'a fait ce glorieux imprévoyant ! Mwani parlait de désertion de porteurs. Je porte à son glorieux actif d'avoir fait désertier « trois cent vingt cinq porteurs en une seule journée ! et ce, à « son frère de sang ».



SUSSE, LUI AUSSI, AVAIT EU SON IDÉE. (P. 229).

— Bravo ! gloire au Mwani !

— Vous parliez de porteurs. Demandez à ceux qui ont été brutalisés, à quel prix ils consentiraient à suivre une nouvelle expédition. Je pose en fait que le moment est proche où pas un noir ne voudra, à n'importe quel prix devenir porteur.

« Expliquez-moi, je vous prie, pourquoi certains villages que vous connaissez paisibles et hospitaliers refusent non seulement des vivres et des secours, mais vont jusqu'à refuser de dire le nom de leur

village à des voyageurs qu'ils ont tout intérêt à recevoir en véritables amis? Dites-moi encore pourquoi tel voyageur armé jusqu'aux dents, accompagné d'une forte suite armée, a été obligé de fuir devant des tribus où un autre explorateur, n'ayant pour arme « qu'une pipe », se fait non seulement accueillir d'emblée, mais respecter et prodiguer les plus grands honneurs?

« Qui devons-nous craindre parmi les voyageurs: ceux qui tracent une route impraticable, ou bien ceux qui se font proclamer rois, oui, rois de nègres?

— Rois de nègres! des blancs, rois de nègres?

— Oui, élus rois par les nègres! c'est-à-dire maîtres absolus de pays immenses. Voilà les civilisateurs, nos plus terribles ennemis! Oh! il faut qu'ils meurent, ceux-là! Il faut surtout que l'Europe ne parle pas d'eux; qu'ils restent inconnus, si possible, que jamais leurs noms ne soient glorifiés: ce serait la colonie à trop bref délai.

— Qu'ils meurent! qu'ils meurent! écrasons-les sans plus tarder!

— Erreur profonde. Leur mort violente serait suivie de cris de vengeance, qui seraient notre glas funèbre. Si l'on apprend que les marchands d'ivoire sont des négriers; que ceux-ci luttent à ciel ouvert, et demain nous serons sérieusement traqués, et ce, malgré toutes les politiques possibles. Il faut que d'autres portent nos péchés. L'Arabe est tout désigné. Il est marchand, nous en portons le costume. En Europe on ne dira pas tel marchand, tel négrier; on dira: les Arabes ont pillé, dévasté telle station, tel village, et le seul associé sérieux que pourrait avoir l'Européen deviendra son ennemi. L'Arabe est soldat dans l'âme; voyageur sobre, infatigable; pasteur, cultivateur adroit; homme du pays pour ainsi dire, il pourrait devenir un colon qu'il serait plus qu'imprudent d'attaquer.

« De plus, il est fanatique de sa religion; il déteste le chrétien. Protégeons les prêtres européens, ne leur faisons pas le moindre mal, soutenons ceux d'entre eux qui veulent s'établir ici. De cette manière, tout rapprochement deviendra impossible entre nos ennemis. Et pendant qu'ils se tiendront à distance, nous dévasterons tout. Ils coloniseront après, s'ils le veulent.

« Voici maintenant le plan que je vous propose. Avant un mois à dater de ce jour, toutes nos troupes seront réunies au nord du lac Tanganika, dans l'Ourondi et entre les lacs Kivou et Akangarou. Après nous être organisés, nous explorerons, à notre manière tous les pays dont je vais indiquer les noms.

« En suivant la rivière Kagéra nous traversons Oussouï, l'empire Karangoué aux innombrables et riches villages, surtout sur les côtes occidentales du grand lac Nyanza, et nous arrivons par l'Ouddou aux plateaux de l'Oussagara, sur le versant oriental du lac Mouta-Nzingé. Nous traverserons le fleuve Katanga qui forme une sorte de barrière au nord des deux lacs dont je viens de parler. Ce trajet de trois cents kilomètres nous autorisera à prendre quelque repos. En nous remettant en route nous traverserons les pays de Gambarra, au sud du petit Nyaza du Nil blanc et nous irons, en longeant le M'Boura, jusqu'au pays des Bakouma sur les rives du Congo, que nous traverserons en amont des grandes chutes, soit donc environ deux cents kilomètres vers l'occident. Nous redescendrons le Congo sur sa rive gauche, en traversant les pays des Wavinza, Wazinga, Wampouna, Wakouna, Watwa, *Waouta*, Ouboukou, Moloua, soit environ huit cents kilomètres, pour nous arrêter une dernière fois dans le Maroungou, au sud du Tanganika. Là nous partagerons le butin. Cela vous convient-il ?

Parfaitement !

« Il faudrait être aux chutes avant deux mois d'ici, nous pillerions les caravanes venant du Soudan, ce la n'est pas à dédaigner, surtout en ce moment, après la saison des pluies.

— Convenu ! accepté ! crièrent les négriers.

Chacun se mit ensuite à causer avec l'un ou l'autre de ses amis et l'on se sépara.

Calao revint à son camp.

XXXII

SUSSE

Nous avons laissé nos amis plongés dans un désespoir absolu. Ils étaient silencieux, immobiles, lorsque Criquet s'écria brusquement :

— Puisque personne ne bouge, puisque personne ne parle, je vais faire un tour en ville pour me distraire, pour tuer le temps.

— Où allez-vous ? demanda Henri

— Je m'en vais chercher une idée, il doit y en avoir qui traînent par terre dans cette aire, non d'aigles, mais de pirates.